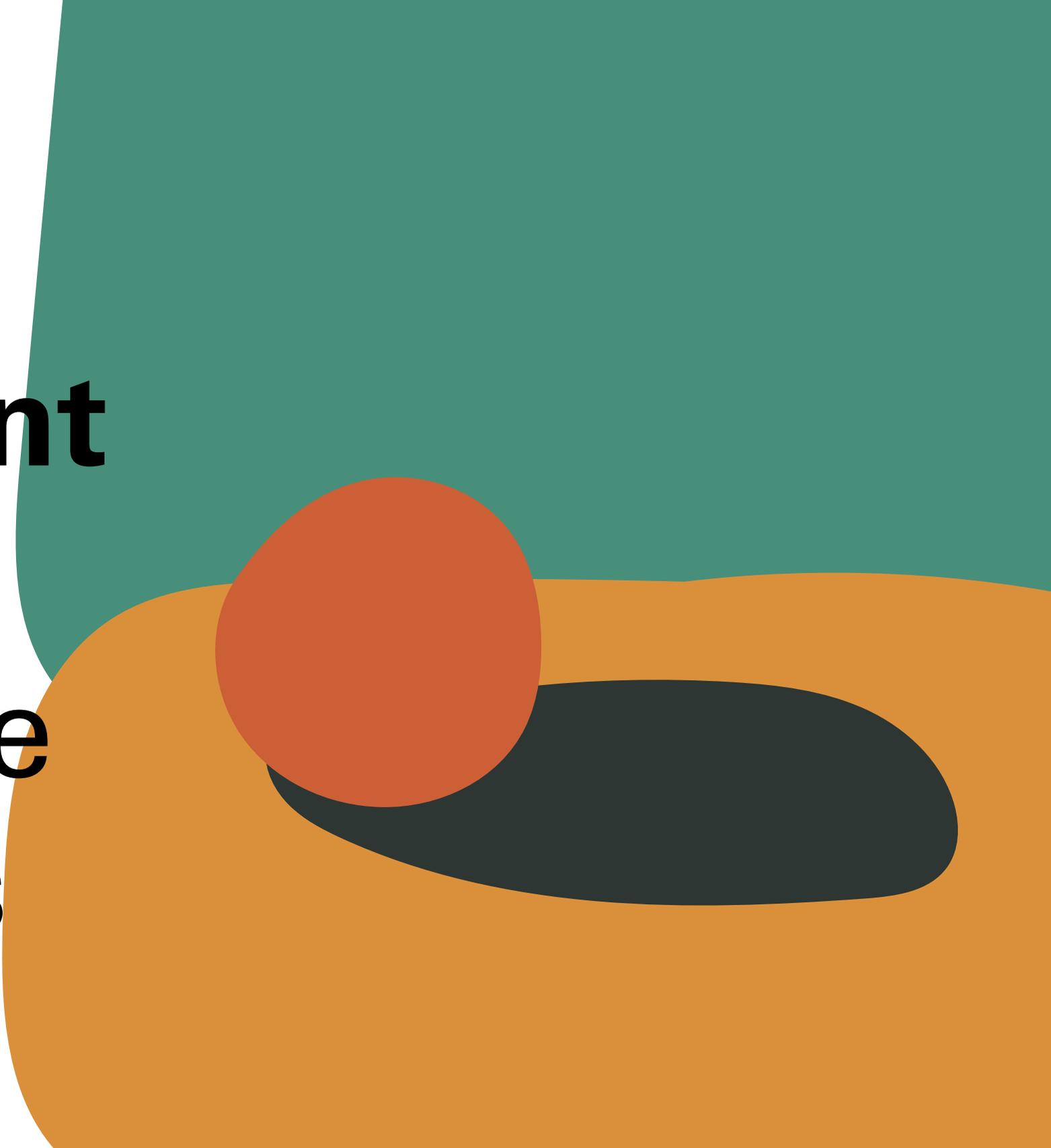


Lettres et le néant

**Charlène
Meyers**

The background features abstract, overlapping shapes in teal, orange, and dark grey. A large teal shape is at the top right, an orange shape is at the bottom right, and a dark grey shape is in the lower right quadrant. A solid orange circle is positioned in the center-right area, overlapping the teal and orange shapes.

Charlène Meyers est doctorante à la Faculté de Traduction et d'Interprétation-École d'Interprètes internationaux (FTI-EII) de l'Université de Mons (UMONS) où elle prépare une thèse sur les métaphores cognitives. C'est la lecture de plusieurs romans d'Amélie Nothomb qui l'ont poussée à s'intéresser à la philosophie de Nietzsche, Schopenhauer et Spinoza, dont Nothomb s'inspire abondamment. Son intérêt pour la philosophie s'est accru avec la découverte des *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau et du *Discours de la méthode* de René Descartes. Plus tard, elle déniche *L'âge de raison* de Jean-Paul Sartre au hasard d'une brocante toulousaine. S'ensuivirent des cours de philosophie sur Søren Kierkegaard à l'Université de Copenhague qui l'en ont fait une passionnée de l'existentialisme. Bien que plus habituée à la rédaction scientifique que littéraire, elle aime particulièrement jongler avec les jeux de mots et le langage imagé, d'où le titre de sa nouvelle *Lettres et le néant* en référence à *L'être et le néant* de Jean-Paul Sartre.



Lettres et le néant Charlène Meyers

Charlotte jeta un dernier coup d'œil au nom de l'auditoire dans lequel elle devait se rendre : « Introduction à la philosophie. Prof. T. Sumac. 8 h. Auditoire Kierkegaard ». Elle fourra le papier dans sa poche et se mit en route. Elle se sentait nerveuse : c'était la première fois qu'elle assistait à un cours à l'université. Et puis, elle devait faire ses preuves. Ses parents n'avaient pas vraiment accepté son choix : « Tu veux étudier la philo ? Mais pourquoi faire ? Et les débouchés dans tout ça ? Tu es sûre d'être à la hauteur ? »

Elle arriva sur le campus devant une grande plaine où un panneau indiquait « Kierkegaard » vers la gauche. Les étudiants commençaient à s'amasser dans les auditoriums, l'air candide, mais déterminé. Elle ne connaissait personne, cela n'allait pas être facile. Elle poussa la porte de l'auditoire et alla s'installer sur une banquette en bout de rangée. Elle n'avait jamais aimé se sentir piégée dans une foule. Souvent, elle se demandait si elle ne souffrait pas d'agoraphobie. Ou bien aimait-elle trop la fuite ? Contrairement à un précepte bien admis, Charlotte trouvait que la fuite était un exutoire qui n'était pas aussi néfaste que la psychologie voulait l'entendre.

Le brouhaha général s'estompa brusquement quand un petit homme bouffi fit irruption dans la salle. Il avait les cheveux blancs en bataille. De loin, on pouvait apercevoir des sourcils broussailleux cachés derrière une vieille monture de lunettes qui lui donnait l'air d'un hibou grand-duc. Il peina à gravir l'estrade de l'auditoire, ignorant les quelques marches qui auraient pu assurer son ascension devenue on ne peut plus périlleuse. Plusieurs étudiants se mirent à rire, probablement de soulagement. Le prof n'avait pas l'air d'un grand méchant loup finalement. « On va réussir les doigts dans le nez avec Sumac », Charlotte entendit-elle quelques rangées derrière elle. Elle reconnut Paul, un garçon qui fréquentait la même école secondaire qu'elle, mais qui n'était pas dans la même année. Tout au plus, ils s'étaient côtoyés lors de sorties scolaires et de journées pédagogiques.

« Professeur Sumac, quel drôle de nom ! Je me demande quel est son

prénom. D'ailleurs, c'est quoi le tien ? » Charlotte pivota la tête vers la droite et vit une fille brune à l'air sympathique, au visage anguleux et surmonté d'un gros chignon. « Euh, Charlotte, Charlotte Husserl. Et toi ? » répondit Charlotte timidement. La brune hésita et finit par avouer à demi-mot : « Simone... Mes parents m'ont appelée Simone parce que mon nom de famille est de Beauvoir. » Charlotte lui sourit doucement en lui disant : « Tu ne peux pas vraiment rire du nom du prof, dans ce cas... Et tu as le courage de faire la philo avec ce nom ? Respect ! » Simone lui rétorqua entre les dents : « Donc, je suppose que tu sais que ton nom de famille est aussi celui d'un philosophe ? » Charlotte était hébétée et un peu honteuse... Elle ne savait pas qu'elle portait le nom d'un philosophe. Le cours de Sumac tombait donc à pic.

Le professeur Sumac avait enfin repris son souffle. Il saisit une craie entre ses doigts potelés et se mit à griffonner au tableau : « L'enfer, c'est les autres ». L'atmosphère générale gagnait de nouveau en décibels. Les étudiants étaient à la fois nerveux et excités. Pour la plupart d'entre eux, c'était tout comme pour Charlotte, la première fois qu'ils quittaient les bancs de l'école pour suivre un cours universitaire.

En revanche, on reconnaissait facilement les doubleurs à leur air moqueur et suffisant. Ils n'étaient pas aussi agités. Charlotte se demandait si Paul en faisait partie. Le professeur Sumac ajusta sa chemise à la courbe de sa bedaine et éclaircit sa voix, le poing gauche pressé contre sa bouche : « Bien... Puis-je avoir votre attention ? Bienvenue au cours d'introduction à la philosophie. Vous avez fait le bon choix, croyez-moi. » Il raidit son index en l'air et poursuivit avec un sourire narquois : « La philosophie est la mère de toutes les disciplines. Et en parlant de discipline... j'aimerais tester vos compétences, votre cogito comme dirait Descartes, dans une première rédaction. Votre tâche est simple : pour la semaine prochaine, j'aimerais que vous me donniez votre interprétation de cette phrase, « L'enfer, c'est les autres », dans une rédaction de cinq pages. Ce sera tout pour aujourd'hui. »

Le professeur Sumac, ravi d'avoir déjà terminé son cours et d'avoir

un peu semé la panique, descendit de l'estrade tout aussi maladroitement qu'à son arrivée. Certains avaient déjà sorti leur Bic et commençaient à gratter ; d'autres rigolaient bêtement, déjà amusés par leur incapacité tangible à réaliser ce premier exercice.

Simone lança un clin d'œil à Charlotte : « C'est fastoche, c'est du Sartre. Mais je ne sais plus dans quel livre il a écrit ça... » Charlotte avait lu cette pièce : « C'est dans *Huis clos*. J'ai dû le lire il y a quelques années. Je me souviens de Garcin, d'Estelle, mais plus du troisième personnage. Je suppose que je vais devoir dénicher le bouquin quelque part dans la bibliothèque pour la semaine prochaine. » « Pas si mal, Husserl, on dirait déjà une véritable élève modèle », lui avait lancé Paul qui s'était rapproché et avait entendu la conversation. Il lui fit un clin d'œil et s'en alla.

Charlotte avait travaillé dur sur sa première rédaction, sous le regard angoissé de ses parents. Elle avait même fait l'effort de relire quelques passages de *Huis clos* avant de se jeter corps et âme dans l'écriture.

Malgré tout cet effort, elle n'était quand même pas convaincue de ses propos. L'argument principal qu'elle avançait dans sa rédaction traitait de la dualité qui séparait les introvertis des extravertis. Sa conclusion, un peu gauche, condamnait les introvertis à une vie infernale, vu qu'ils ne pouvaient supporter les autres ; les extravertis, quant à eux, semblaient tirés d'affaire. « Cela n'a pas franchement de sens, ce n'est pas très convaincant. Pas sûre que Sumac soit conquis... »

Le lundi, elle tomba sur Simone qui faisait la file pour remettre le précieux sésame au secrétariat à l'intention de Sumac.

– Alors, cette rédac', Husserl ?

– J'sais pas trop. J'ai été un peu bateau, je pense, admit Charlotte.

– Mouep, moi aussi, mais bon, impossible de se tromper sur l'interprétation de la citation, tu ne crois pas ?

– On verra bien.

De loin, Charlotte aperçut Paul dans le couloir qui était en train de punaiser des affiches. Il lui fit un grand signe de la main.

La brise d'octobre avait poussé le professeur Sumac à arborer une chemise aux manches bouffantes surmontée d'une veste en tweed assortie d'un joli nœud papillon. Simone regarda Charlotte et pouffa : – Le nœud pap' et les manches à la d'Artagnan, ça verserait pas un peu trop dans le romantisme comme habits, pour un mec qui aime l'existentialisme ? Où est son col roulé ? T'as déjà vu les photos de Sartre et Camus ? Toujours en cols roulés ou bien serrés dans de belles petites cravates ! À croire que la mode de l'époque favorisait l'auto-strangulation...

– Bah, c'était pas une période très joyeuse non plus, mais t'as raison... Après, la veste en tweed, c'est leur dénominateur commun.
– Drôle de mélange de style, alors. Vu son air, il a corrigé les copies, non ?

Le professeur Sumac prit la parole en posant ses lunettes rondes sur le bout de son nez, histoire de faire comprendre qu'à défaut de souffrir du strabisme divergent de Sartre, la presbytie le gagnait quand même. Et que ça pouvait donner un bon look d'existentialiste, ou du moins de prof de philo.

« J'ai corrigé vos copies. » Il releva les yeux en tirant sa monture de lunettes de son visage d'un air nonchalant. « C'est un désastre, mes chers amis. » Il ponctua sa phrase d'un large sourire. Le silence prit enfin l'ascendant sur le bruit étouffant, presque rassurant, des auditoires.

« J'ai donc décidé de vous octroyer une seconde chance. Il faudra préciser vos propos. La plupart d'entre vous ont donné une interprétation erronée de la citation de Sartre. Je voudrais donc vous orienter vers une rédaction un peu différente avant de débattre de la philosophie

que Sartre a insufflée dans *Huis clos*. »

Il saisit à nouveau une craie de sa patte d'ours. Le tremblement de son membre droit se ressentait dans son écriture difforme : « Comment réagissez-vous quand l'image que les autres vous rendent de vous-mêmes ne correspond pas à la vision de vos propres actes ? » La craie fit un bruit sourd en retombant dans le carton dans lequel Sumac la flanqua. « Vous avez deux semaines. Ressaisissez-vous ! Pensez, analysez, réfléchissez, creusez dans votre vécu. Soyez vrais et soyez libres... La pensée est votre alma mater ! »

La bonne chose, c'est qu'au moins, Charlotte pouvait s'en référer directement à elle, au lieu de devoir décortiquer une citation. Elle repensait à ce groupe d'amis de rhéto dans lequel les événements s'étaient envenimés et où elle avait vraiment eu l'impression d'avoir été incomprise et mise de côté injustement. Elle avait fini par s'éloigner de ces filles avec qui elle ne partageait plus rien. Elle se mit à écrire en gardant le thème donné par Sumac en tête :

Je commençai une vie volontairement solitaire, dépourvue du regard d'autrui. Acceptant par cet acte que ma vie ne se définisse plus qu'à travers mon jugement propre.

Si le bonheur peut prendre de nombreuses formes, il semble presque indéniablement passer par le jugement et l'approbation extérieurs.

Je décidai donc délibérément de m'octroyer un accès à une liberté certes plus rude, mais bien plus vraie, celle permettant de vivre pour et à travers soi plutôt que de vivre à travers le regard souvent désapprobateur des autres.

Comme le deuil, ce cheminement passe par plusieurs phases similaires : face à un cercle d'amis ou de proches décevants, on se remet constamment en question, cherchant une explication tout d'abord à

une certaine différence ressentie, ensuite à une indifférence marquée et cette fois-ci de leur part. Enfin, par un rejet silencieux, pernicieux, martyr, mais sans équivoque. Très vite, ce questionnement se transforme en une forme abjecte de déni. Le malaise, bien que palpable, n'est pas encore au cœur des consciences.

D'ailleurs, cette intuition de malaise, ce sixième sens, communément appelé syndrome de Cassandre, vous pousse injustement au déni : comment accepter et comprendre ce que vous êtes le seul à ressentir et que les autres ne ressentiront que bien plus tard ? Le déni est la réponse tout adaptée à la situation. Il permet d'acheter du temps, de se mentir. De s'assurer quelques mois supplémentaires de tranquillité, bien qu'une certaine amertume ne quitte en fait jamais votre bouche.

Le goût de cette âpre vérité est caractéristique d'une conscience accrue : là où le sens du déni est subtil et tranchant chez le rejeté, il est sourd et tout à fait accepté chez les autres sujets du groupe. Bien qu'inégales, ces deux formes de déni permettent aux deux parties de vivoter jusqu'à la phase suivante.

Vient ensuite la colère, comme un horrible bourgeon sur un sol tranquille. Car là où le déni sourd d'autrui garantit une prise de risque minimale, le déni clinquant du rejeté se transforme en cette laideur, ce bourgeon qui gâche le paysage si paisible que dépeignait leur déni sourd et parfaitement orchestré dans ce but. Avant-gardiste et provocateur, mais d'une vérité transcendante, il suscite à la fois la colère du rejeté et du reste du groupe : la colère du rejeté lui vient de l'incompréhension du reste du groupe qui le fustige d'avoir révélé la laideur au milieu de l'Éden conçu et préfabriqué par le groupe. Le rejeté s'en offusque davantage, car pour lui, seule la vérité compte, qu'elle soit laide ou belle. Car ignorer la vérité, quelle qu'elle soit, revient à vivre une existence vide, dénuée de sens et de toute raison. Ce déni sourd, ce faux-semblant assumé par le groupe tient plus de la parodie et de la mascarade que de l'imitation à un modèle adulé.

Le rejeté est donc consterné par la volonté du reste du groupe de

masquer le paysage de l'horreur fraîchement déracinée. Dans la tête des autres, cette vérité est synonyme de néant, alors que le rejeté y voit tout l'inverse. Rejeter la vérité revient à mener une existence faite sui generis de néant.

À l'instar du déni, la colère de l'insurgé est vive et dévastatrice. Elle témoigne d'un déni volontaire, là où le déni des autres est, bien qu'assumé, confortable. La colère des autres est atone, interne ; elle se nourrit des foudres du rejeté.

Là où les deux formes de déni cohabitaient dans une forme d'équilibre, la colère de l'insurgé rompt avec l'ex æquo. Pensant simplement être précurseur d'une mouvance à venir chez le reste du groupe, le rejeté se révolte de plus belle. Le soulèvement ne fait que précipiter sa chute, faire périliter ses opinions et ses dires aux yeux du reste du groupe.

Arrive ensuite une des phases les plus tumultueuses, celle de la négociation. Encore une fois, le rejeté remet ses opinions en question. Il se sent trop dur avec les autres, il se fustige lui-même de son comportement, trouve des excuses au mauvais comportement des autres. Comme une douleur exquise, cette autoflagellation ne peut apaiser la douleur que temporairement. La chute qui suivra n'en sera que plus rude et définitive.

La phase de négociation génère la conception d'un masque auprès du rejeté. Celui-ci peut prendre plusieurs formes, mais il est presque indéniablement teinté d'hypocrisie. Ce masque permet au rejeté d'être lui-même de l'intérieur, de ressentir ces aspérités dérangeantes aux yeux du groupe.

En habile artisan, le rejeté va même multiplier les masques afin d'en tailler un pour chaque sujet du groupe. Bien qu'elle ressemble au déni, la phase masquée assumée pendant la négociation se distingue de celui-ci dans ce qu'elle a de plus intrinsèque, à savoir : la conscience de vivre une dualité faite, d'une part, de réalité et de colère et, d'autre

part, d'hypocrisie, opérée par le masque du rejeté faussaire.

Le lendemain, Charlotte venait de déposer sa rédaction au secrétariat quand elle tomba nez à nez avec Paul :

– Salut, Charlotte. Tu te souviens de moi ?

– Oui, on avait participé aux olympiades sportives ensemble, je pense ? Je ne savais pas que t'étais en philo, sourit Charlotte.

– C'est ma deuxième année ici, je connais un peu les environs. Il y a une soirée ce soir au "Tabou majeur", tu viens ?

– C'était ça les affiches que tu punaisais ! Euh, pourquoi pas ?

Après tout, il fallait bien s'intégrer, et attendre n'allait pas l'aider...

– Cool, ça commence à 21h ! À tantôt

Il lui décocha un sourire carnassier accompagné d'un regard insistant et alla rejoindre sa meute.

Charlotte avait évidemment supplié Simone de l'accompagner. Celle-ci avait accepté à contrecœur. Même son chignon donnait l'impression de manifester de la mauvaise humeur en ballottant d'un côté à l'autre, pendant que Simone maugréait. Il était 22 h 20 quand elles passèrent les portes du bar. La musique battait son plein et la moitié des étudiants avaient l'air complètement saouls :

« Husserl, c'est des cons ici, regarde l'état dans lequel ils se trouvent tous. »

Certaines filles pleuraient, hystériques. D'autres étudiants tanguaient d'un bout à l'autre du bar, bras dessus bras dessous. D'autres encore profitaient de la désinhibition de l'alcool pour s'embrasser en laissant tout le monde profiter du spectacle, qui était loin d'être enchanteur.

« Oh, allez, c'est pour s'amuser un peu. Fais pas ta mijaurée, lui dit

Charlotte en l'agrippant gentiment par le bras, plus par crainte partagée que pour la forcer à avancer. »

En quelques semaines, elles avaient lié une amitié véritablement sincère. C'était le jour et la nuit avec les incidents de l'année précédente. Simone faisait preuve d'énormément d'empathie, mais elle n'avait pas peur d'être franche. Cela plaisait à Charlotte, qui trouvait dans leurs modes de fonctionnement respectifs une symbiose parfaite. Tout à coup, Charlotte sentit une main lourde s'abattre sur son épaule droite :

« Eh, vo... voilà la fu... la future ma... majore de promo, on dirait ! » C'était Paul. Il était complètement saoul et venait à l'instant de renverser sa bière sur le pull de Charlotte. Il tituba puis s'avança vers elle :
– Attends... je vais... je vais t'essuyer... En plus, je suis su... sûr que tu en as envie...

– Euh non, merci ça va, ce n'est pas grave », répondit sèchement Charlotte.

Elle agrippa le bord de son pull de ses deux mains. Paul la mettait mal à l'aise. Simone, qui avait malgré elle engagé la conversation avec d'autres filles de première année, vit qu'il se passait quelque chose. Elle s'approcha en regardant Paul d'un air suspect :

– Tout va bien, Husserl ?

– Ça va, t'inquiète...

Paul, agacé, repoussa Simone d'une chiquenaude sur la clavicule :
– Vas-y, le chignon, on est ch... chill. Tu nous laisses cau... causer un peu ? Va voir tes... tes losers de po... potes, elles te feront p't-être une cou... coupe gratuite ?

– T'as dit quoi, le petit bourgeois ? grogna Simone.

– J'ai dit va vo... voir tes potes. Et fo... fous-nous la paix, OK ?

Charlotte regarda Simone d'un air désolé : « Je te rejoins plus tard. » Simone poussa un soupir de désapprobation : « À tantôt, Husserl, te laisse pas faire... Il a l'air louche... »

Paul attrapa Charlotte par les hanches et la mit en mouvement vers la sortie : « Viens, on va de... dehors, y a trop de bru... de bruit ici, on va pro... profiter à deux ! »

Charlotte n'avait même pas eu le temps de répondre quoi que ce soit que l'air humide de la nuit lui coupait déjà la respiration.

« T'as l'air d'avoir fro... froid... Viens, je vais te ré... te réchauffer. »

Paul l'encercla de ses griffes. Sans crier gare, il enfuit son visage dans le cou de Charlotte et posa une main sur ses fesses. Immobile, elle se sentait piégée. Puis, elle le repoussa vivement des deux mains. Paul sourit, goguenard :

« T'aimes bien jou... jouer, en f... en fait ? »

Il voulut se rapprocher à nouveau d'elle, mais elle coupa court :

– Non, Paul, je suis bien, là. J'ai juste besoin d'un peu d'air.

– OK...

Il alluma une cigarette en s'appuyant sur un muret tout en vacillant. D'après son regard vitreux, Charlotte jugea qu'il n'avait pas fumé que du tabac.

– Au f... au fait... T'es vachement canon co... comme meuf... Me le disais déjà quand j'étais en rhé... en rhéto. Ça te dit de sortir avec moi ? Tu peux rent... rentrer avec moi après la soi... la soirée, je peux te montrer d'autres cho... choses que la philo...

– C'est gentil, mais je suis pas intéressée...

– Quoi ? Mais tu déconnes ou quoi ? Y a... Y a un truc que tu ki... kiffes pas chez moi ? J'suis pas as... assez bien ?

La voix de Paul commençait à être menaçante. Il vit que Charlotte prenait peur et essaya de modérer son ton :

– Allez, vi... viens, on va se me... mettre bien... J'ai de quo... quoi te détendre si t'es stre... stressée...

– Non je dois rentrer, il est tard...

Charlotte se précipita à l'intérieur et appela Simone. Elle lui expliqua, livide :

– Faut qu'on rentre, il est super insistant ! Il est allé trop loin !

– OK, OK. Je m'en doutais. Il a pas l'air net, ce mec.

Les deux filles quittèrent la soirée sans plus attendre.

Comme à son habitude, Sumac arriva juste avant la fin du quart d'heure académique. Il remit en place une mèche de cheveux blancs.

« Il a l'air essoufflé tout d'un coup », s'inquiéta Simone.

« T'as raison », répondit Charlotte, qui arrivait, elle aussi, pile à l'heure.

« Ça va ? Tu t'es un peu remise de cette horrible soirée de la semaine passée ?

– Je suis encore choquée du comportement de Paul, pour tout t'avouer. Je ne pensais pas que c'était un gars comme ça... Et toi, ça va ?

– Bof, en fait j'ai vraiment pas le moral, faudrait que je t'explique. »

Une larme coula sur la joue de Simone.

« Oh, Sim ! Viens ici... » Charlotte la prit dans ses bras. « Tu sais que tu peux tout me dire hein ?

– Merci... Je t'expliquerai... »

Sumac avait une voix fatiguée quand il annonça la leçon du jour :

« J'ai bien réceptionné vos deuxièmes rédactions. Je les corrigerai dans le courant du mois. Malheureusement, je vais devoir m'absenter pendant un moment pour des problèmes de santé. Et, étant donné que je n'ai ni adresse mail ni internet, je vous propose que nos échanges soient désormais épistolaires. Je commenterai chacun de vos travaux dans une lettre. Rien ne vaut le contact du stylo sur le papier. Mon remplacement sera effectué par mon assistante, mademoiselle Michelle Vian. Si vous n'avez pas d'autres questions, je vous propose de commencer notre analyse de Sartre et de *Huis clos* ».

À ce moment, les portables de Charlotte et de Simone se mirent à vibrer presque en même temps. Après s'être échangé un regard perplexe, les deux filles déverrouillèrent discrètement leurs écrans respectifs. Charlotte vit qu'elle avait un message non lu sur Facebook. C'était Paul. À nouveau ! Que lui voulait-il encore ? Il n'avait décidé pas avalé le râteau de la semaine passée :

« Je crois que j'ai enfin compris pourquoi tu voulais pas de moi... Je viens de vous voir vous prendre dans les bras. Je le vois bien dans la façon de vous regarder... T'aimes pas les mecs, j'aurais dû m'en douter. Je voyais pas pourquoi une pauvre meuf comme toi m'aurait repoussé... Je sais pas quel mec t'a dégoûtée, mais ça fait pitié... »

Charlotte était blême. Elle ne savait pas comment réagir. Le fait de recevoir un « non » n'était donc pas suffisant pour Paul. Il avait donc fallu qu'il trouve une autre explication pour soulager son égo. Elle regarda Simone, qui, elle aussi, avait un teint cireux.

– Ça va, Sim ? T'as reçu quoi comme message ?

– Rien, rien. T'inquiète pas...

Charlotte n'était pas satisfaite de sa réponse. Simone n'avait pas l'air dans son état normal. Elle s'était même mise à trembler un peu. Charlotte se retourna pour chercher Paul du regard dans l'auditoire bondé. Il était en train d'ennuyer deux blondes qui semblaient coincées entre le fait d'écouter Sumac et de devoir répondre aux remarques insistantes et incessantes de Paul, qui commençait même à leur tirer les cheveux.

Sumac avait remarqué la situation du coin de l'œil et interrompit ses explications sur *Huis clos* pour lui remonter les bretelles :

« Cher Paul, votre statut de doubleur ne vous donne certainement pas le privilège d'être dispensé de mes enseignements, et encore moins le droit d'importuner ces deux demoiselles.

– Sorry, M'sieur ! C'est plus fort que moi... Avouez qu'elles sont belles, quand même ? On se refait pas... Je suis ce que je suis. » Il avait l'air tout à fait satisfait de sa réponse.

« Je suppose que vous vous croyez particulièrement malin ? Faites un peu preuve de civisme, mon garçon, rendez-vous ce service... »

Sumac avait bien parlé. Charlotte en profita pour répondre rapidement à Paul sur son portable :

« Tu digères juste pas le fait que j'veux pas de toi. Donc pour te rassurer, tu as dû trouver une réponse qui te permettait de justifier ton râteau et de me haïr encore plus. Je ne suis pas de l'autre bord, mais tu sais quoi ? Même si je l'étais, dans les deux cas, c'est toi qui fais vraiment pitié. »

Charlotte jeta de nouveau un regard à Simone :

« Ce pauvre con de Paul n'a pas avalé la pilule de la semaine passée... Il croit qu'on est ensemble... »

Aucun son ne sortit de la bouche de Simone.

– Sim, t'es sûre que ça va ? T'as vraiment pas l'air bien.

– Je... Je t'expliquerai...

Les deux filles tentèrent tant bien que mal de se raccrocher au cours de Sumac, qui s'embourbait dans les explications de la véritable interprétation de la citation qui avait valu un zéro pointé à pratiquement l'ensemble de l'auditoire :

« La pièce *Huis clos* s'articule autour de trois personnages : Estelle, Inès et Garcin. Pour autant que vous ayez fait l'effort de trouver d'où la citation était tirée. Vous aurez compris, du moins je l'espère, qu'ils sont ensemble pour l'éternité, vu qu'ils se retrouvent en enfer. Tour à tour, chacun devient le bourreau des autres. »

Sumac se risqua à une digression : « Vous entendez, cher Paul ? Même si vous vous positionnez en bourreau aujourd'hui, qui sait ce qui pourrait arriver demain ? La roue tourne... »

Paul ne riait plus du tout, désormais. Il grinça des dents en arrachant une nouvelle feuille pour prendre note.

Sumac poursuivit :

« "L'enfer, c'est les autres" a toujours été mal compris. Laissez-moi vous expliquer... La plupart d'entre nous pensent que nos rapports à autrui sont toujours néfastes. Alors qu'il faut comprendre cette citation différemment : c'est si les rapports sont viciés avec les autres qu'ils deviennent l'enfer... C'est une nuance de taille ! La raison en est d'une simplicité désarmante... Là où Socrate disait "Connais-toi toi-même", Sartre affirme que l'autre est le moyen le plus puissant et le plus fiable de se connaître soi.

« Pour résumer, nous nous analysons à l'aune du regard des autres. Le jugement de l'autre est donc omniprésent. Ce qui nous amène à une notion essentielle dans la philosophie sartrienne, celle de la liberté. Prenez bien note de ceci : pour Sartre, la liberté consiste à se libérer de l'entrave du jugement d'autrui. Il ne faut pas forcément attendre

l'âge de raison pour emprunter les chemins de la liberté. Croyez-en un prof de philo ! »

Pour la première fois depuis une heure, Simone sourit :

– Il est fort ce Sumac, il multiplie les références aux romans de Sartre !

– Comment ça ? lui répondit Charlotte.

– *L'âge de raison*, c'est le premier livre d'une série de Sartre qui s'appelle justement Les chemins de la liberté. Je pense que le personnage principal est aussi prof de philo.

Sumac était amusé de sa blague, mais la plupart des étudiants n'avaient pas du tout cerné son allusion. Il continua malgré tout :

« Car c'est la quête de liberté — ou son rejet — qui conditionne l'existence de ceux et de celles dont l'heure est arrivée de prendre des décisions fondamentales.

« La différence entre les personnages de *Huis clos* et nous, c'est que nous sommes vivants. Cette distinction est essentielle, car dans le monde des vivants, certaines personnes s'enlisent dans des habitudes dont ils se plaignent, mais sans pour autant chercher à en sortir. Les personnages de *Huis clos* n'ont, pour leur part, aucune façon de modifier leur situation qui est éternelle. D'où leur réelle souffrance. Leur point commun est l'inquiétude perpétuelle du jugement d'autrui qui génère un sentiment morbide. Sartre disait d'ailleurs à ce sujet : "C'est une mort vivante que d'être entouré par le souci perpétuel de jugements et d'actions que l'on ne veut pas changer."

« Pour être libre, il faut donc se libérer du jugement des autres et vivre pleinement. Pour être libre et maître de soi, il faut inévitablement rejeter l'image néfaste rendue par autrui et accepter cet autre qui sommeille en chacun de nous, celui ou celle que nous sommes vraiment, immaculé du jugement extérieur. »

Sumac examina l'horloge de l'auditoire et conclut : « Bien, ce sera tout pour aujourd'hui. Je vous rappelle que mademoiselle Vian reprendra les rênes à partir de la semaine prochaine. Pour ma part, je corrigerai vos essais dans le courant du mois. Je déposerai mes commentaires dans vos casiers individuels. »

Charlotte insista une dernière fois auprès de Simone :

– Bon, Sim, t'hésites pas si tu veux me parler, hein ?

– Oui... On n'a qu'à aller se prendre un pot la semaine prochaine ? Là, je dois filer.

– OK, envoie-moi un message et on se retrouve.

– Ça marche, Husserl. J'y vais !

Charlotte et Simone s'étaient donné rendez-vous à la terrasse du bar à vin de la ville. Simone adorait le chardonnay et ses notes tantôt beurrées tantôt fruitées. La dégustation était presque devenue tout un art pour elle. Mais cette fois-ci, Charlotte la trouvait particulièrement agitée :

« Alors, Sim, tu vas enfin me dire ce que tu as sur le cœur ?

Simone fondit en larmes :

– Je vis l'enfer...

– Raconte-moi... Dis-moi comment je peux t'aider... ?

– C'est à cause de Paul...

– Oh, ne me dis pas que tu as des sentiments pour lui... C'est pas un gars bien, tu l'as dit toi-même...

– Non, pas du tout... Il a découvert quelque chose qu'il utilise contre moi... Il me fait du chantage... Il m'a forcé à écrire sa prochaine dissert'...

– Quoi ? Mais c'est scandaleux ! Qu'est-ce qu'il a découvert ? N'aie pas peur, tu peux tout me dire...

– Tu te souviens quand tu as dit qu'il pensait qu'on était ensemble... ? Eh bien, c'est parce qu'il m'a vue avec ma copine deux semaines auparavant... Et depuis, il prend un malin plaisir à le dire à qui veut l'entendre et à me menacer de tout révéler anonymement à mes parents si je ne fais pas ses rédactions. C'est d'ailleurs ce qu'il m'a demandé par SMS la semaine dernière pendant le cours.

Charlotte était sous le choc. Non pas de ce que Simone venait de révéler sur elle-même, mais du comportement odieux de Paul.

- Sim, c’est à toi de décider quand tu veux l’annoncer à tes parents.
- Je sais... J’suis pas sûre de savoir comment ils vont réagir... J’ai tellement l’impression qu’on va me voir qu’à travers cette étiquette.
- Ton identité ne se résume pas à une étiquette. Il ne faut pas laisser les gens t’enfermer dans une case... Avant toute chose, tu es une fille, tu es d’origine française, mais ta grand-mère est allemande, t’aimes trop le pinard, tu te coiffes jamais les cheveux, t’as des petites rides aux coins des yeux quand tu les plisses pour lire parce que t’es bigleuse, ton rire change de tonalité quand t’as bu un verre de trop, tu supportes pas le crissement des pneus sur le macadam, t’as un prénom pourri pour ton âge, tu connais tout le répertoire du rock anglais, tu sais toucher ton nez avec ta langue et t’adores l’odeur des pluies d’orage et des mandarines. Ça, c’est toi... pas le cliché...
- Merci... C’est tout ce que j’avais besoin d’entendre.

Le mois suivant, Charlotte accompagna Simone chez elle qui avait décidé d’annoncer quelque chose d’important à ses parents... Les menaces de Paul cessèrent instantanément.

Le professeur Sumac avait enfin corrigé les copies. Le moment était venu d’aller consulter son casier. Paul reçut les commentaires de Sumac et trouva aussi une lettre anonyme :

En tant qu’être humain, tu es tout ce que tu décides d’être, à chaque moment. Par définition, tu es donc libre.

Mais la liberté n’est pas sans prix. Elle a un coût, celui de la responsabilité. Et la responsabilité de la liberté génère une anxiété inhérente à tout être humain.

Quand tu as rétorqué à Sumac en rigolant dans l’auditoire « Je suis ce que je suis », moi j’ai plutôt entendu « Je suis ceux que je suis » sortir de ta bouche.

Tu es celles et ceux que tu suis ou plutôt celles et ceux que tu poursuis.

Tu les poursuis parce que tu es rongé par l’anxiété purulente générée par tes actes. En fait, l’angoisse que tu fais naître chez les autres fait écho au néant de ta propre existence.

Tu t’emmures dans une mort sociale. Tu crois avoir des amis, mais ce sont juste des spectateurs, voire des « spect-acteurs ». Seul, tu n’as aucun pouvoir. Les rires que tu glanes ne sont qu’un simulacre de puissance.

Sois qui tu es vraiment, empoigne ta liberté en ne mettant pas ta responsabilité de côté. Nous sommes tous entourés par le néant, mais ce qui nous distingue les uns des autres, c’est notre capacité à le combattre sans crainte.

Un ami qui te veut du bien.

Charlotte attrapa l’unique document dans son casier, signé de la main de Sumac :

Chère Charlotte,

Les résultats de vos « tests d’aptitude » du centre PMS de l’université sont arrivés. Étant la personne relais entre le centre et les étudiants de bachelier, je me permets de vous annoncer que votre potentiel semble supérieur à la moyenne.

En d’autres termes, vous faites partie de ceux et celles qu’on appelle les hauts potentiels. Cette réalité est parfois difficile à accepter, car on se dit souvent que ce n’est pas possible. Je vous imagine d’ailleurs sourire en lisant ces lignes.

Vous ne me croyez pas, n’est-ce pas ? C’est une réaction normale, un mécanisme de défense systématique. Laissez-moi donc dresser un portrait ô combien fidèle de la personne en douance. L’injustice vous exaspère au plus haut point. Vous êtes dotée d’une hypersensibilité extrême qui se manifeste parfois physiquement, comme à travers l’hyperacousie ou la photophobie. Vous éprouvez souvent beaucoup de difficultés à rester maître de vos émotions. Vos rapports aux autres

semblent quelquefois artificiels. Vous avez toujours une longueur d'avance dans tout — vous le mentionnez d'ailleurs dans votre rédaction : le syndrome de Cassandra est caractéristique des hauts potentiels. Si vous avez multiplié les masques, c'est parce que comme vous n'aviez pas conscience de vos différences, parce que le conformisme de la société vous a contraint de « jouer » votre vie, sans jamais vous sentir à votre place.

J'espère vous avoir convaincue. Il vous faudra dès à présent accepter votre nouveau pelage de zèbre parmi les chevaux. Il vous aurait été impossible de remarquer votre robe striée sans un peu de recul. Voilà chose faite.

Les adultes hauts potentiels empruntent souvent des trajectoires exceptionnelles au cours de leur vie et bénéficient d'une liberté plus grande dans la réalisation d'eux-mêmes. Acceptez cette autre identité que vous avez trop longtemps enfouie.

Votre rédaction était frappante de lucidité. Avez-vous remarqué à quel point votre introduction ressemble étrangement à celle des *Rêveries du promeneur solitaire de Rousseau* ?

La première promenade commence ainsi : « Me voici donc seul sur terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit. Par un accord unanime, ils ont cherché dans le raffinement de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux. J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. » Jean-Jacques Rousseau se demandait déjà comme se réaliser pour soi et à travers soi, comment être libre : « Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? » C'est une quête que vous poursuivez également à présent.

L'écriture semble avoir un effet salvateur sur vos émotions. Je ne peux que vous encourager à poursuivre vos réflexions sur papier. Li-

bérez votre plume pour prendre possession de cette identité qui vous semble étrangère. Transformez les maux en mots. Soyez lettres, soyez l'être.

Ne niez pas votre réalité. Ne fuyez pas votre identité. Nous sommes tous condamnés à être libres. Les surdoués sont des êtres flamboyants quand ils prennent conscience de leur douance.

Revenez me voir quand vous aurez votre diplôme en poche si vos méninges ne vous laissent toujours pas en paix. Je pense pouvoir leur proposer une tâche à la hauteur de leur entente.

Très cordialement,
Prof. Sumac.

Parmi les nombreuses cartes sur lesquelles on pouvait lire « Je suis Simone » et les lettres de soutien rédigées par des étudiants, Simone trouva celle du professeur Sumac :

Chère Simone,

J'ai lu votre dissertation avec beaucoup d'attention et d'émotion. Je vous vois très attristée des moqueries dont vous avez été victime. Je suis personnellement très touché par votre situation. Je voudrais donc emprunter la pensée de Sartre pour fournir ce qui doit probablement être mon dernier enseignement avant que vous n'accédiez à la deuxième année.

Promettez-moi de saisir votre liberté. Pour prendre votre liberté à bras-le-corps, il faut accepter l'autre. Par là, je ne veux pas dire autrui, mais bien cet autre qui sommeille en chacun.

Sartre disait que « l'existence précède l'essence ». Vous avez la possibilité de donner du sens à votre vie, parce que vous « êtes ». René Descartes avait faux sur toute la ligne, car sa philosophie témoigne d'une démarche inverse. Son fameux « Je pense donc je suis » aurait

dû être « je suis, donc je pense ». Il faut évidemment « être » avant de pouvoir faire des choix, penser, parler, ressentir, s'accepter, s'assumer...

La fatalité et le déterminisme n'existent pas. Seuls vos choix témoignent de qui vous êtes. Libre à vous de décider si vous voulez devenir cet autre, capable de réaliser vos rêves les plus fous ou de choisir de continuer à vivre pour autrui, à travers les regards extérieurs.

Car c'est justement parce que nos destins ne sont pas scellés que nous sommes libres. Retenez bien ceci : on n'est jamais ce que l'on est et on est toujours ce que l'on n'est pas.

Je reprends ici une réplique d'Inès extraite de *Huis clos* qui résume mes propos avec une grande justesse : « On meurt toujours trop tôt — ou trop tard. Et cependant la vie est là, terminée : le trait est tiré. Il faut faire la somme. Tu n'es rien d'autre que ta vie. »

Quel que soit le cercle d'enfer dans lequel nous évoluons, nous sommes tous entièrement disposés à le briser. Assumez votre liberté, soyez l'être au détriment du vide. Acceptez l'autre, acceptez cet autre que vous n'êtes pas encore, et le néant se dissipera. Surtout, n'ayez jamais crainte d'« être », tout simplement.

Je vous témoigne toute ma compassion,
Prof. T. Sumac.

Dix ans plus tard...

Charlotte a obtenu son diplôme de philo en tant que majeure de promotion et a entamé un doctorat sous la supervision du professeur Sumac. Elle a défendu sa thèse avec succès. Son titre : « Appréhension du néant dans *L'être et le néant* de Sartre : enjeux de la psychanalyse existentielle dans l'accompagnement des adultes en souffrance ».

Simone a ouvert un bar à vin littéraire dans le sud de la France avec sa compagne. Elle l'a appelé « Le bec de gaz », en hommage au café des existentialistes. Les gens y boivent un verre tout en lisant *L'étranger*, *Les mouches*, ou encore *Le deuxième sexe*. La spécialité de la maison ? Un chardonnay aux notes de mandarine.

Paul a abandonné ses études. Il s'est marié et a eu un enfant. Il l'a prénommé Garcin.

Son mari s'appelle Jean...

Paul est enfin heureux, libéré du jugement extérieur.